

Marc Gillet

Des étoiles nouvelles

Une anthologie ordonnée



Sommaire

I – A quoi bon ?	7
(a) Relier le passé et l'avenir.....	13
(b) Moi	14
(c) Rythme et distance : ordre et chaos	16
(d) Apollon et Dionysos	29
(e) Les échelles des désirs	32
II – La Nature et la Vie.....	35
(a) La volonté de la Vie.....	35
(b) Le gaspillage.....	38
(c) Une volonté sans but.....	40
(d) Stat crux, dum volvitur orbis	45
III – La vie, un phénomène improbable et fragile .	47
(a) L'équation de Drake et le paradoxe de Fermi.....	47
(b) Les menaces pour la vie sur Terre	52
(c) Qu'advierait-il de la société après un désastre planétaire ?	66

IV – L’homme, fer de lance de la Vie	71
(a) La place de l’homme dans la Vie.....	72
(b) Les liens : l’acte d’allégeance et les religions,.....	81
(c) Le cas de Judas.....	85
(d) D’où tenons nous donc ces codes moraux ?	86
(e) Le lien social	91
(f) La politique.....	96
V – Les deux voies	107
(a) La recherche du bonheur.....	109
(b) L’action.....	120
(c) L’erreur	125
(d) Quelques exemples de conventionnalisme philosophique incohérent.....	127
VI – Notre passé et notre avenir	131
VII – Le développement durable : une alternative au développement irresponsable ? ou un leurre ?	143
(a) Le développement	143
(b) Vers un nouvel ordre moral	157
(c) Naissance et mort des civilisations	162
(d) Les portes de l’univers	166
VIII – La raison et la charité.....	175
(a) Les peurs qui nous hantent aujourd’hui	175
(b) L’obscurantisme, un danger toujours aussi présent.....	184
(c) L’espérance et la concupiscence	191

(d) Les religions et la place du spirituel	195
(e) La présence religieuse.....	205
(f) La contradiction fondamentale entre liberté et société.....	209
IX – En espérant que la raison s'impose	211
X – Rompre l'enfermement planétaire	219
Annexe I – Les précurseurs	229
Annexe II – Credo	233
Annexe III – Bibliographie.....	235

I

A quoi bon ?

« – ... *Quel est donc votre mobile ? –
Simplement le plaisir d'avoir des idées nettes.* »
(Maurice Barrès, *L'ennemi des lois*).

A quoi bon se donner la peine de faire connaître son opinion ? Existe-t-il d'ailleurs vraiment des opinions qui nous soient personnelles, et si c'est le cas, peuvent-elles se traduire en paroles ? Je ne suis pas certain de souhaiter qu'on me lise. Je n'ai pas assez d'estime envers la plupart de mes semblables pour rechercher leur approbation. Ou ai-je renoncé à chercher leur approbation parce qu'ils n'ont pas assez d'intérêt pour moi ? Peut-être mon manque d'intérêt pour le discours marque-t-il simplement un désintérêt pour la vie. L'empereur Othon, avant de se donner la mort par le glaive à l'issue de la bataille de Bédriac qu'il venait de perdre contre les légions de Vitellius en 69 après J.C., a déclaré : « *Prendre à témoin les dieux ou les hommes est le fait de quelqu'un qui veut vivre* » (Tacite, *Histoires*, II, XLVII). Ses contemporains ont été étonnés et fortement impressionnés par le courage et la force d'âme d'Othon dans ses derniers moments.

Pourtant sa vie avait été fort peu édifiante, au moins dans sa jeunesse où il fut prêt à tout pour arriver à ses fins, compagnon de débauche et complice de Néron. Puissé-je avoir une aussi belle mort !

Mon but n'est en aucun cas de produire une œuvre d'érudition, ce dont je serais d'ailleurs bien incapable. C'est pourquoi mes citations pourront souvent paraître d'une grande banalité, hétéroclites ou de provenance inattendue. Je les ai rencontrées au gré de mes lectures, quelque peu aléatoires et nécessairement limitées en quantité. Toutefois l'important n'est pas la provenance de ces citations, mais le sens qui leur est donné. Je ne cherche pas à faire dans l'érudition parce que je n'ai pas la prétention de connaître les écrivains que je cite comme peuvent les connaître les professeurs d'université spécialisés qui ont analysé les vies et les œuvres de ces auteurs des années durant. Si quelques uns de ces érudits prennent la peine de lire mon ouvrage, ils y trouveront à coup sûr des inexactitudes et peut-être même des erreurs importantes. Mais peu m'importe : mon interprétation est celle à laquelle je me tiendrai. Je m'efforce par ailleurs d'éviter tout délayage inutile, mon objet n'étant pas de divertir mais de présenter une vision cohérente en allant au plus près de ma représentation.

Mon premier mobile a été en réalité de noter puis de mettre en ordre mes idées, en les extrayant progressivement de la brume qui les enveloppait. Mais c'est aussi une forme de paranoïa qui me pousse maintenant à préciser et à vouloir faire connaître tout cela : car au long de ces réflexions, je me suis rendu compte que je touchais à la question ultime, celui de l'avenir de la Vie dans l'univers, et de la mission que celle-ci a assigné à l'humanité. On m'accusera de

paranoïa, pour avoir osé contempler une question aussi énorme, mais : « *Qu'est-ce qu'un paranoïaque ? Simplement un type qui voit les choses en face.* » (Chuck Palahniuk, *Fight Club*).

Dans ce travail, il était difficile, sinon impossible, d'assurer un fil unique au discours, mais cette multiplicité des fils conducteurs n'est-elle pas dans la nature même des choses ? Mettre ses idées en ordre est une activité laborieuse, souvent décourageante, toujours inachevée. Des idées viennent, et s'évaporent avant qu'on ait pu les saisir et les coucher sur le papier. Les pensées apparaissent et s'échappent en permanence. Il est de toute évidence vain de vouloir traduire nos pensées par un discours linéaire. Il faudrait discourir sans fin et sans s'occuper de la cohérence. Celle-ci nous force à nous concentrer sur certains points mais du même coup fait oublier tout le reste. Je croyais penser clairement, et je me retrouve dans l'impossibilité de m'exprimer. La plume ou le clavier sont trop lents... les idées n'ont pas la patience d'attendre et s'enfuient.

« *Je pense probablement ce que pensent tous les gens qui pensent* », écrivait Mme du Deffand dans sa lettre à Voltaire en date du 5 janvier 1769. Tout a déjà été dit, j'en suis certain, et pourtant l'essentiel demeure obscur et confus pour l'immense majorité. Mais beaucoup de choses ne sont pas dites, ou ne sont plus dites, parce qu'il ne faut pas les dire même si tous les gens qui pensent les pensent. Tous les principes ont déjà été posés par les grands auteurs du passé. Ils nous ont aussi rapporté leurs expériences personnelles, qui restent d'une actualité saisissante. C'est pourquoi Montaigne par exemple se réfère constamment à ces auteurs. Il avait inscrit sur les murs de sa « librairie » 57 citations. Voici la première de ces sentences :

« *Extrema homini scientia ut res sunt boni consulere, caetera securum.* Eccl. »

« Le but du savoir pour l'homme est de considérer comme bon ce qui arrive, et pour le reste d'être sans souci. » (*Ecclésiaste*)

Mais, même si tout a été dit, encore faut-il l'assimiler, le réaliser et en faire un ensemble cohérent. C'est pourquoi j'ai construit cet ouvrage sur des citations notées au cours de mes lectures de ces vingt dernières années. On y trouvera par exemple des extraits d'écrivains portugais et brésiliens, peu connus en France : des auteurs français, anglais, italiens ou autres ont sans doute exprimé des pensées similaires, mais je ne puis citer que des ouvrages que j'ai lus. J'ai tenu aussi à y inclure aussi un certain nombre de citations extraites de livrets d'opéras auxquelles on se référait souvent dans ma famille. Il eût été possible d'y ajouter les 57 sentences relevées par Montaigne, et bien d'autres encore, mais j'ai fait le choix d'en rester à l'essentiel, en suivant le hasard de mes lectures, et en évitant les redites.

Afin de désamorcer des critiques possibles à ce sujet, je commencerai par un bref éloge de la cuistrerie. Je suis assurément un dilettante qui se pose en scientifique et en philosophe. En effet je n'ai pas eu de carrière académique digne de ce nom, mais après tout chacun est en droit de réfléchir et de s'efforcer de clarifier ses idées, sans préjugés : l'académie n'a pas l'exclusivité de la pensée. La crainte de la cuistrerie, du pédantisme et du ridicule qui guette le genre de réflexions que j'aborde ici si hardiment m'a souvent empêché d'avancer, d'énoncer des choses apparemment trop simples et que sans doute tout le monde croit connaître, ou d'exprimer des idées dont je n'étais pas

sûr. Maintenant cela m'est égal. D'ailleurs les véritables sots ne se posent pas ce genre de question.

Raymond Abellio me semble-t-il a écrit qu'il fallait éviter trois écueils : *le dilettantisme, l'érudition et l'automatisme*. De ces trois maux, le pire est sûrement l'automatisme de l'habitude. En revanche, si l'on se garde trop de l'érudition on risque de tomber dans la légèreté, et si l'on évite trop le dilettantisme on restera toujours un spécialiste ignorant du reste du monde. Mieux vaut donc ne pas s'inquiéter du dilettantisme à la Montaigne ou de l'érudition qu'a montrée Aristote, et se lancer hardiment dans la réflexion sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on.

« L'étude principale de l'homme est celle dont on s'occupe le moins. Presque personne ne s'avise d'examiner d'où il vient ; où il est ; pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux même qui passent pour avoir le sens commun ne sont pas au dessus des enfants qui croient les contes de leurs nourrices. Le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés.

Aussi, quand ils deviennent vieux et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécile et méprisable : le doute, la crainte, la faiblesse empoisonnent leurs derniers jours. L'âme n'est jamais forte que quand elle est éclairée. » (Lettre de Voltaire au duc d'Uzès, 19 XI, 1760, *in De quelques idées*).

Toutefois, même si tout a été dit, il ne suffit pas de comprendre les pensées par l'intellect seul, il faut aussi les *réaliser*, c'est-à-dire les assimiler, ressentir leur sens profond. Seule une lecture très intelligente ou une pédagogie supérieure, associée à une expérience pratique, peuvent nous faire *réaliser*

certains messages venus d'un passé souvent lointain, d'époques où les gens pensaient différemment sur de nombreux sujets. Et les messages modernes sont encore plus difficiles à interpréter correctement : leur actualité les charge de toutes les polémiques et de tous les combats du passé récent.

Il y a ainsi de nombreuses idées que je n'ai réalisées que récemment, alors que pourtant depuis longtemps je n'en doutais pas intellectuellement. Je donnerai ici simplement en exemple le fait que tous les êtres vivants sont liés à une multitude d'autres êtres vivants et que nous sommes en réalité une variété de singes, de grands macaques, que la vie a rendus un peu plus raisonnés et capables de construire des machines complexes.

Il est bien possible après tout que le lecteur saisisse les idées exprimées ici d'une autre manière, inaccessible pour moi, même s'il pense comprendre ce que j'ai voulu dire. D'ailleurs je dois avouer que dans beaucoup de cas je ne saurais expliquer pourquoi j'ai telle opinion plutôt que l'inverse.

Dans cette confusion générale, la Philosophie, les Arts et la Science peuvent heureusement nous aider à réaliser des idées qui nous auront paru jusque là abstraites. Parmi ces Arts, la Poésie et la Musique se disputent la première place.

Beethoven écrivait sur la fin de sa vie : « *Il me semble que j'ai à peine écrit quelques notes. Je vous souhaite bon succès dans vos efforts pour l'art ; c'est l'art seul et la science qui nous montrent et nous font espérer une existence plus haute* ». (Beethoven, *Lettre à l'éditeur Schott*, 17 septembre 1824).

Quant à moi, je n'ai malheureusement pas écrit de notes de musique, bien que je me sois efforcé de

pratiquer cet art assez assidûment comme interprète. Mes « notes » se borneront donc ici à quelques citations que j'ai choisies, et que j'interprète à ma façon.

Il me reste sans aucun doute beaucoup d'autres choses essentielles à *réaliser* (ce dernier verbe étant encore employé ici non pas au sens de faire, mais de comprendre en profondeur). L'expérience des autres, et surtout des grands écrivains, pourra m'aider à en identifier au cours de lectures ou de discussions à venir : « *Seul un idiot, aurait dit Bismarck, s'instruit par sa propre expérience ; moi, j'ai toujours tout appris grâce à l'expérience des autres* ». (Fernando Pessoa, *Le chemin du serpent*, p.122). Toutefois, je n'ai pas le sentiment que ceci puisse remettre en question le système auquel je suis parvenu ici. Mais peut-être l'avenir me détrompera-t-il ?

(a) Relier le passé et l'avenir

Je me suis parfois plu à rêver d'une vie héroïque ; mais les occasions ne se sont pas présentées, ou je ne les ai pas vues passer. Maintenant, je me cherche simplement une vie cohérente d'un bout à l'autre, et je m'emploie à en rassembler au mieux les fragments. Réfléchir et écrire, c'est recoller des morceaux, confectionner une sorte de patchwork. Il y a une envie, un besoin même, de relier le passé et le présent, et d'imaginer un avenir cohérent avec tout cela... L'intérêt pour moi de cette réflexion est avant tout de trouver une certaine unité dans ma conduite depuis le début, un sens à ma présence dans les événements que j'ai vécus :

« ... l'essence de l'homme trouve à se manifester pleinement d'abord par l'unité de sa conduite¹, où tous les actes se tiennent, et qu'enfin cette unité, c'est la raison qui lui permet d'en prendre conscience... » (Schopenhauer, *Le Monde...*, I, 287-9).

Il est vrai qu'une telle unité, si elle est obtenue pour l'essentiel après coup, risque de se révéler artificielle, construite sur le discours. Peut-être des génies comme Jules César ou Napoléon ont-ils su vivre d'un bout à l'autre leur vie de façon à la fois cohérente, consciente et héroïque. Cependant, quand on lit ce que certains de ses contemporains ont écrit au sujet de Jules César, celui-ci n'a pas toujours eu un comportement digne d'admiration. Napoléon a causé des centaines de milliers de morts qui auraient sans doute pu être évitées, et a fini par perdre la partie. A une échelle plus modeste, j'accomplis sur moi-même le travail d'un historien, s'efforçant d'expliquer ce qui s'est déroulé dans le bruit et la confusion, et ne signifie probablement rien.

« – Mais tu n'avais pas une raison ? – Les raisons, je viens de te les expliquer. – Ce ne sont que des mots. – Ne méprise pas les mots. »

(Robert Silverberg, *Un jeu cruel*, p238).

(b) Moi

« *Ho-on* : celui qui est. », dit le pot de terre. (Philip K. Dick et Roger Zelazny, *Deus Irae*).

Quand Didier déclare : « Il n'y a que *moi* qui m'intéresse », de quoi parle-t-il au juste ? Qu'est-ce que le *moi* ? Où commence le moi ? Où s'arrête le

¹ Souligné par moi.

moi ? A première vue, c'est notre peau qui en marque la limite. Pourtant beaucoup de choses passent à travers la peau, et par les autres orifices du corps : la nourriture, les excréments, les larmes, la sueur, l'air, les images... Par ailleurs, nous sommes constitués en grande partie de bactéries qui ne sont pas des cellules de notre corps mais vivent en symbiose avec lui. Ces millions de bactéries font-elles partie du *moi* ? Le corps est un système très ouvert. Et, bien plus que le corps physique, l'esprit n'a pas de limites.

Un autre élément est également essentiel dans la définition du *moi*, c'est la dimension temporelle. Le *moi* d'il y a cinquante ans était très différent du *moi* voici dix ans, du *moi* de l'instant présent, et du *moi* futur. En outre le *moi* passé tel qu'il est vu du *moi* présent, dans lequel il est inclus, est sans nul doute très différent de ce qu'il était en réalité de son temps, et je ne suis pas sûr de le connaître vraiment. Tel événement s'est-il réellement produit, ou ai-je rêvé ? Il m'est souvent arrivé que des amis évoquent des événements dans lesquels j'aurais été impliqué, mais dont je n'ai plus aucun souvenir.

Quoi qu'il en soit, nul ne peut nier que le *moi*, pour autant qu'une telle chose existe à un moment donné, procède de nos parents et de nos ancêtres, et influe sur le *moi* de nos descendants. Dans notre *moi*, nous incluons ceux que nous aimons, mais aussi nos ennemis. Le chien et le chat en font partie, les amis quand on en a, les écrivains et les musiciens que nous apprécions, même s'ils sont morts depuis des siècles. Faut-il aussi étendre le *moi* aux petits chinois à 20.000 km de distance et qui ont faim ? Au crapaud de Floride menacé par le changement climatique ? Au monde entier ? C'est après tout à chacun d'en décider.

Pour ma part, je craindrais de m'y perdre, c'est pourquoi j'essaye de me fixer une limite. Il y a d'abord ma famille, puis mon village, puis mon pays, et enfin le reste du monde !

Frédéric Engels, dans l'*Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, indique que les indiens d'Amérique avaient une vision de l'individu très différente de la notre, ne s'arrêtant pas à son enveloppe corporelle, mais échangeant en permanence avec l'univers. On peut donc à la limite inclure dans son *moi* tout le monde extérieur, le cosmos dans son entier. Schopenhauer, dans *Le Monde...*, a longuement analysé cette question des limites du moi. Pour chaque individu, ces limites sont d'autant plus larges qu'il est bon :

« *Toute vraie vertu procède de la connaissance immédiate et INTUITIVE de l'identité métaphysique de tous les êtres.* » (Schopenhauer, *Le Monde...*, IV, 47).

Nous sommes là très loin de la vision individualiste et utilitariste si répandue aujourd'hui !

(c) Rythme et distance : ordre et chaos

« *L'ombre disparue en l'obscurité, la Nuit resta avec une douteuse perception de pendule qui va s'éteindre et expirer en lui ; mais à ce qui luit et va, expirant en soi, s'éteindre, elle se voit qui le porte encore ; donc, c'est d'elle que, nul doute, était le battement oui, dont le bruit total et dénué à jamais tomba en son passé* ».

(Stéphane Mallarmé, *Igitur*, II : Il quitte la chambre et se perd dans les escaliers)

Le temps ne peut se ressentir et se mesurer que si l'on observe une répétition régulière d'événements,

c'est-à-dire un rythme. Si certaines de nos sensations ne se renouelaient pas, nous n'aurions plus aucun repère, nous serions totalement désorientés et deviendrions très vite idiots, sinon complètement fous ; nous n'existerions même pas. L'instrument de mesure est le pendule, qui répète régulièrement et inlassablement son battement ; sans cela, pas de repère, pas de notion du temps. Avant le pendule, il y eut bien sûr chez les animaux, puis en nous, les battements du cœur, le cadencement de la marche (chaque seconde), la respiration (5 secondes), et hors de nous la succession des jours et des saisons, la course du soleil et des astres, les vagues se brisant à la côte, le balancement des arbres, le cycle de la vie et de la mort. Aujourd'hui, nous avons décrit tout cela et nous le mesurons avec précision. Mais nous ne réalisons pas que sans ces rythmes, tout serait chaos, aucune harmonie ne serait possible, aucune vie n'existerait. Même les distances ne seraient plus mesurables, car c'est par le temps mis pour aller d'un point à un autre ou par la répétition de pas égaux et réguliers que nous percevons d'abord la distance.

La détermination de la causalité et la constatation de répétitions sont inséparables : une relation de cause à effet ne tient pas si un même résultat ne se reproduit pas dans le bon ordre dans toutes les expériences successives. Quand ce n'est pas le cas, quand nous sommes incapables d'attribuer un ordre aux choses, nous disons aujourd'hui que c'est le fait du hasard. Quand les anciens ne pouvaient pas discerner un tel ordre, ils attribuaient ce qu'ils voyaient à un génie ou à un dieu.

Nous nous situons ainsi entre deux extrêmes, le chaos qui ne connaît aucune répétition, donc aucun

rythme, aucun repère, et l'ordre stérile du rythme mécanique, glacé et figé. Comme Ulysse entre Charybde et Scylla, pour ne pas nous perdre dans l'un ou dans l'autre, nous devons naviguer habilement entre ces deux monstres. Pour naviguer, car il faut naviguer – « *navegar é preciso* », comme l'a dit Fernando Pessoa² – nous disposons de la Philosophie, des Arts et de la Science. Avec la philosophie nous nous dotons de concepts, par les arts nous éduquons nos affects et par la science nous développons nos prospects.

Notre premier mouvement est donc de nous garder du chaos. Dans ce but nous recherchons ou nous créons de l'ordre comme nous le pouvons. Cela nous rassure de ranger régulièrement et de classer les choses les unes

² *Navegadores antigos tinham uma frase gloriosa: "Navegar é preciso, viver não é preciso".*

Quero para mim o espirito desta frase, transformada a forma para a casar com o que eu sou: Viver não é necessário ; o que é necessário é criar.

Não conto gozar a minha vida ; néem en gozá-la penso. Só quero torná-la grande, ainda que para isso tenha de ser o meu corpo e a minha alma a lenha desse fogo.

Les navigateurs anciens avaient cette expression glorieuse : « Il est besoin de naviguer, il n'est pas besoin de vivre ».

Je revendique pour moi l'esprit de cette expression, en transformant la forme pour l'adapter à ce que je suis : Vivre n'est pas nécessaire ; ce qui est nécessaire c'est de créer.

Je ne compte pas jouir de ma vie ; je ne pense même pas à en jouir. Je veux seulement la faire grande, même si pour cela mon corps et mon âme doivent être le bois de ce feu.

Note publiée pour la première fois dans la première édition du volume *Fernando Pessoa-Obra Poetica*. Companhia Agilar Editora, 1965, d'après *Fernando Pessoa, Poesias*.

par rapport aux autres. Rien n'est plus angoissant qu'une idée qui s'échappe à elle-même, des idées qui fuient, qui disparaissent à peine ébauchées, déjà rongées par l'oubli ou précipitées dans d'autres pensées que nous ne maîtrisons pas davantage.

«Le moment de vérité passe sur le monde. Quelque chose vient de s'enfuir, et je ne saurai jamais quoi.» (Philip K. Dick et Roger Zelazny, *Deus Irae*, p84).

La mythologie grecque, telle que je l'interprète, propose une approche très profonde de cette question des origines du Monde, ou plutôt des origines de la conscience, le mot conscience étant employé ici au sens du sentiment d'exister (car le Monde est notre représentation, comme l'a écrit Schopenhauer). Cette mythologie que l'on trouve dans Hésiode et dans Homère constitue l'approche la plus juste qui soit de notre nature, de ce que nous sommes. En comparaison, l'Ancien Testament est d'une niaiserie affligeante, un conte pour petits enfants avec la fabrication du monde en 6 jours et la création de la femme à partir d'une côte d'Adam.

Pour les grecs, le dieu Chaos personnifie le vide et le désordre préexistant à la création, c'est la matrice du monde. Tous les éléments de la matière et de l'esprit étaient alors mélangés et confondus. Le chaos ne possède pas de point de repère car rien ne s'y répète, ni dans le temps ni dans l'espace. Tout y est incohérent, inexplicable, aléatoire et imprévisible. Il n'est pas même possible d'attribuer de lois de probabilités à cet ensemble qui n'est doté d'aucune loi physique. La perception du temps et de la distance sont impossibles, car aucune structure ne s'y

maintient ni ne s'y répète. Le chaos est incompatible avec la vie, peut-être même avec la Nature.

La première forme à se constituer au sein de ce chaos a sans doute été un petit tourbillon, un minuscule *vortex*. Quand nous observons le flot d'un torrent depuis un pont, en dehors de la fuite en ligne droite des filets d'eau vers l'aval, les seules structures que nous puissions discerner sont ces tourbillons qui se forment derrière les piles du pont. Le *vortex* est la forme la plus élémentaire qui soit. Il contient une répétition et un rythme, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est possible de le décrire à l'aide de fonctions sinusoïdales. C'est aussi pourquoi le monde sensible se prête si bien à la décomposition en séries de Fourier. Ces *vortex* s'observent à toutes les échelles de temps et d'espace : le spin des électrons, les tornades sur le *Middle West* des États Unis, le maelström de Norvège, les cyclones tropicaux, les galaxies en spirale,... La vorticité est également contagieuse, puisqu'un tourbillon en crée d'autres dans son sillage, et peut se combiner avec un autre tourbillon pour grandir encore. C'est aussi par deux *vortex* imbriqués que les chinois symbolisent l'interaction du Yin et du Yang.

Ensuite sont apparus Gaïa (la terre) et Eros (l'attraction, l'amour, la volonté), et le chaos s'est progressivement ordonné. Dans un premier temps Chaos donna naissance à Nyx (la nuit) et à Erèbe (les ténèbres). De son côté, Gaïa enfanta Ouranos, le Ciel, afin qu'il la couvrit. Ils engendrèrent Chronos, le Temps, qui prit en haine son puissant père. Ce n'est que bien plus tard que les dieux olympiens Zeus, Poséidon et Hadès accédèrent au pouvoir et mirent le monde en ordre. J'assimile cela à l'apparition de